

Défragmentation de la mémoire morte

Publié le [3 octobre 2011](#) par [Les lectrices et les lecteurs](#)

Par *Julienne*

Son père lui téléphone pour lui parler de sa mère morte, Dimitri le narrateur est aussitôt envahit par le souvenir de cette femme, médecin russe, hantée par le souvenir des avortements, renvoyée de son travail parce qu'elle avait aidé une vieille à mourir.

Des vagues de souvenirs s'abattent sur Dimitri, marqués par le visage des morts ou des disparus qu'il a aimé, sa grand-mère paysanne Babania, qui l'a élevé dans les steppes russes, son père pêcheur, ses camarades de l'armée, les femmes aimées et son fils.

On plonge en apnée dans la vie de Dimitri, écrivain désargenté et paumé, dans ses combines pour survivre en Russie, son exil à Paris, sa cohabitation avec des prostituées, compagnes et amantes d'infortune.

« Damiane... Elle se déshabille comme une sorcière. Une sorcière qui rentre du bal. Une sorcière qui rentre chez elle après une bonne chasse. Je l'attends. C'était si long... Ça fait ralentir le sang. Elle ôte lentement ses plumes. Et elle sourit. C'est à fermer les yeux... Je dis – Damiane. Qu'elle soit là... Même en esprit mais qu'elle soit là. »

Les réminiscences du passé arrivent sans ordre, se superposant, se chevauchant, s'éloignant. Semblables aux pièces éparpillées d'un puzzle, qui se réarrangent finalement, comme aimantées par une force cachée.

Il ne faut pas chercher à installer une chronologie mais se laisser porter par un langage cru et sauvage, emprunt d'une poésie amère et irradiante.

« Derrière moi le monde se cicatrise. Et tout partira. Mon fils... je lui parlais de ceux que j'aimais. De ma grand-mère... Mes chiens mes amis. De mes lieux, de la neige... Suis pas d'ici, oui suis d'un autre pays et je lui parle de la neige. Nos jeux du froid... Sous la neige. Tout est sans temps, oui sans temps. On joue. Mais voila les crépuscules – et on est loin de chez nous. Loin et les ombres ont une couleur jamais vue.

Je lui raconte la steppe et le vent... Houuuu houuu hurle la steppe, je lui montre et on se marre et puis on rit plus.

On voit, on voit ça. Tous les deux on voit. La steppe en été. Des petits faucons. Le ciel de midi aiguise leurs cris. Kiou! Kiou!

Je lui raconte pas le visage de ma grand-mère morte. Non je lui parle pas de ces heures rouges avant le coucher du soleil. J'étais avec elle dans la pièce. Elle était là... Mais tout ça c'est trop. Trop. Je me tais. Je lui conte pas la mort ni des gens ni des bêtes ni des oiseaux.

Tout ça... Mon fils le perdra, oui sûrement sur sa route et puis... Pas à pas on oublie le visage de nos morts. Petit à petit. On fait plus mal à la vie. On est pas capable d'aiguiser un couteau. Il arrive un moment on se blesse plus... Vie s'émousse. »

Je ne sais pas si c'est un roman ou une autobiographie, mais je sais que j'ai été happée par ce récit, qui bien que relatif à la mort et emprunt de nostalgie slave, n'est pas désespérant. La vie, c'est la mort aussi.

Très belle écriture, organique et inspirée à l'image de la pensée qui se déploie et se condense alternativement.

Dimitri Bortnikov, *Repas de morts*, Allia, 2011